

The Corporation de Mark Achbar et Jennifer Abbott

André Lavoie

Volume 22, Number 3, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26480ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, A. (2004). Review of [*The Corporation* de Mark Achbar et Jennifer Abbott]. *Ciné-Bulles*, 22(3), 54–55.

The Corporation

de Mark Achbar et Jennifer Abbott

par André Lavoie

Tandis que défile le générique de fin du documentaire **The Corporation**, incluant les noms des 42 personnes (militants, intellectuels, journalistes et de trop rares présidents de compagnie) qui ont accepté d'y défendre leur point de vue, une succession ininterrompue de liens Internet apparaît au bas de l'écran. À peu près tous les groupes voués à la protection de l'environnement ou de la démocratie — ce qui commence sérieusement à revenir au même... — s'y trouvent, laissant le spectateur pantois devant cette multitude de voix prônant l'anarchie créatrice ou la révolution intérieure, le végétarisme branché ou la chasse ouverte aux OGM. Tout comme les multinationales qui étendent leurs ramifications partout, parfois jusqu'au

creux de l'oreille de nos dirigeants, ce que l'on nomme maintenant la « société civile » a elle aussi décidé de jouer la carte de la visibilité sociale pour imposer ses vues.

Sans peut-être l'avoir voulu ainsi, c'est aux apôtres les plus convaincus de cette société civile que semblent s'adresser les documentaristes Mark Achbar et Jennifer Abbott. Achbar n'a jamais craint de dérouler le maximum de pellicule pour se faire comprendre, ce qui lui avait si bien réussi en 1992 avec la complicité de Peter Wintonick dans **Manufacturing Consent : Noam Chomsky and the Medias**. En plus d'y dresser le portrait de l'intellectuel rebelle Chomsky, le film se voulait une critique virulente de la couverture biaisée et manipulatrice des médias occidentaux, surtout américains, de certains événements d'envergure internationale, dont plusieurs conflits armés. Des omissions, des demi-vérités ou des « oublis » qui servent d'abord les intérêts des puissantes compagnies avant ceux du grand public.

Appelant de nouveau Chomsky à la barre des témoins, Achbar et Abbott sortent ici l'artillerie lourde de l'argumentation gauchiste tout en y ajoutant un zeste de fantaisie. Si les termes

The Corporation

35 mm / coul. / 165 min /
2003 / doc. / Canada

Réal. : Mark Achbar
et Jennifer Abbott
Scén. : Harold Crooks
et Joel Bakan, d'après son
livre **The Corporation :
The Pathological Pursuit
of Profit and Power**
Image : Mark Achbar,
Rolf Cutts, Jeff Koffman
et Kirk Tougas
Mus. : Leonard J. Paul
Mont. : Jennifer Abbott
Dist. : Mongrel Media



The Corporation de Mark Achbar et Jennifer Abbott

« mondialisation », « néolibéralisme » et « convergence » vous semblent devenus des concepts galvaudés, ils prennent maintenant, sous l'œil aiguisé de leur caméra, les allures de fléaux caractéristiques de notre époque malade de la grande peste économique. D'ailleurs, si la société actuelle souffre de ces maux comme un vieillard à la santé chancelante, les deux cinéastes poussent plus loin leurs comparaisons en établissant un véritable diagnostic psychiatrique des grandes corporations qui, en plus de donner l'illusion d'être au-dessus de tout soupçon, jouent à être des « personnes » quand la chose peut leur servir sur le plan légal.

Penchés sur le cas de ce patient aux poches bien remplies, mais qui refusera sûrement de payer le prix de la consultation, la journaliste Naomi Klein, le documentariste Michael Moore, l'économiste Milton Friedman et tant d'autres commentent le verdict posé par les cinéastes. Car cette personne incapable d'éprouver le moindre sentiment de culpabilité devant les ravages qu'elle cause à l'environnement, ainsi que sa propension à bafouer toutes les lois, sauf celles qui peuvent lui rapporter gros, montre les caractéristiques d'un véritable psychopathe. Avant, ils se nommaient Jack L'Éventreur ou Henry Lee Lucas; aujourd'hui, question d'être dans le vent et de frapper l'imagination, ils optent pour des noms plus courts : Gap, Monsanto, Shell, IBM, Nike, etc.

Leurs sigles, leurs produits et leurs campagnes publicitaires sont bien connus; leurs méthodes de persuasion tyranniques, leur rapacité, l'hypocrisie de leurs dirigeants et la voracité de leurs actionnaires le sont un peu moins... Et c'est ici que les cinéastes font preuve d'une limpidité remarquable, surtout grâce à un montage fébrile intercalant images d'archives et d'actualités qui viennent confirmer ou contredire les propos des personnalités interrogées. De la chaîne de télévision américaine Fox discréditant deux de ses journalistes qui enquêtent sur les pratiques douteuses de Monsanto, également un gros acheteur de publicité, à la multinationale Bechtel dont les ambitions de privatisation de l'eau en Bolivie sont contrecarrées par des manifestants déterminés, les exemples d'arrogance et d'irresponsabilité ne manquent pas.

Au-delà de la colère propre au mouvement altermondialiste, Mark Achbar et Jennifer Abbott proposent une démarche pédagogique pas entièrement négative, présentant aussi des

personnes et des multinationales qui vont au-delà des vœux pieux. Ray Anderson, président de la compagnie Interface, apparaît peut-être bien seul en proclamant sa récente, et très tardive, conversion écologique mais sa présence témoigne aussi d'une volonté réelle de la part des cinéastes de ne pas démoniser le monde capitaliste... à tout prix. Les cyniques diront qu'Anderson trouve là un bon moyen de soigner son image corporative mais pouvait-il se douter que **The Corporation** deviendrait un véritable succès populaire, le film canadien-anglais ayant connu les meilleures recettes aux guichets cette année, dépassant largement au pays le cap du million de dollars?

Les multinationales ont souvent regardé de haut ces documentaristes fauchés qui tentaient de remettre leurs pouvoirs en question. **The Corporation**, tout comme **Super Size Me** de Morgan Spurlock qui attaque la mauvaise foi, et la bien mauvaise bouffe, de McDonald's, font maintenant trembler les fabricants d'images trompeuses et les rois du marketing assommant. Le public est au rendez-vous, mais à la fin de la projection, c'est à lui de prouver que sa capacité d'action est aussi grande, sinon plus, que son indignation. ■

Le Mystère de la chambre jaune

de Bruno Podalydès

par Marie Claude Mirandette

Mais qui a donc tenté d'assassiner mademoiselle Mathilde (Sabine Azéma) dans la chambre jaune jouxtant le laboratoire aménagé dans le petit pavillon du château du Glandier? Et surtout, comment le meurtrier est-il parvenu à se volatiliser après son méfait sans que personne ne l'aperçoive? Le professeur Stangerson (Michael Lonsdale) est pourtant formel : la pièce était close, verrouillée depuis l'intérieur.